

Thierry Cohen

# Je le ferai pour toi

Roman

Flammarion

[www.thierry-cohen.fr](http://www.thierry-cohen.fr)

© Flammarion, 2009  
ISBN : 978-2-0812-2359-2

*À Gyslène  
Mon souffle*

*À Solal, Jonas, Yalone et Amiel  
Ma force*

## PROLOGUE

J'ai rien senti.

Enfin si, comme un gros souffle. Plus que ça même. Une sorte d'énorme coup de poing dans le ventre et sur le visage, mais qui ferait pas mal.

Quand cet homme est monté dans le bus 83, à l'arrêt Fleurus, j'ai tout de suite trouvé qu'il avait l'air bizarre. Il avait une tête d'illuminé. La tête du mec qui vient de rencontrer le diable et se demande s'il le suit toujours. Ses yeux étaient comme ceux des tueurs psychopathes, dans les films d'horreur, et il marmonnait quelque chose. Mais, des gens bizarres, y en a plein à Paris. Moi-même, des fois, j'ai l'impression d'être bizarre. Enfin, à ma manière.

C'est quand il a croisé mon regard que j'ai eu peur. Comme s'il était surpris et pas content de me trouver là. J'ai cru qu'il allait me parler. Me dire un truc genre : « Ça va pas de prendre le bus tout seul, gamin ? Allez, descends de là avant que je t'en mette une ! » Mais bon, je voyais pas en quoi ça le dérangeait que je sois là. Alors je me suis dit que s'il me regardait comme ça, c'est qu'il aimait pas les enfants ou... les aimait trop, si vous voyez ce que je veux dire. Maman m'a toujours mis en garde contre les fous qui font du mal aux enfants.

D'habitude, je suis pas un peureux. Bon, c'est vrai : quand je suis dans le noir et que mon frère joue les fantômes, je fais

## *Je le ferai pour toi*

semblant de m'en foutre et il le fait tellement bien que je finis par avoir la frousse ! Mais là, ce type... J'ai commencé à regretter de pas être rentré à pied. Si j'ai pris le bus, c'est que papa et maman veulent pas que je fasse le chemin tout seul. Trop de rues à traverser. Trop dangereux.

Dangereux : marrant, non ?

Non, même pas drôle.

J'ai pensé à appliquer la règle numéro trois du « code de l'enfant seul en ville », comme dit papa. Règle numéro trois : « Si tu te sens menacé, tu t'approches d'une vieille dame et tu lui demandes assistance. » Mais, premièrement, dans ce bus bondé, la seule vieille dame qui était à côté de moi, elle s'était endormie. Deuxièmement, elle me faisait presque aussi peur que l'homme avec ses rides et ses poils sur le menton. Troisièmement, j'étais pas vraiment menacé. J'avais juste la trouille parce que ce mec avait des yeux bizarres, qu'il parlait tout seul et me regardait.

Alors, vu que de toute façon j'allais pas réveiller la vieille femme et qu'il me restait encore quelques arrêts de bus, je me suis lancé un défi : « Tu comptes jusqu'à trois et tu regardes ce type droit dans les yeux jusqu'à ce qu'il baisse les siens. Si tu y arrives, t'es un homme ! » J'aime bien me lancer ce genre de défi. Après tout, pourquoi avoir peur d'un mec juste parce qu'il marche comme un zombi et parle seul ? Alors j'ai gonflé la poitrine et j'ai respiré très fort avant de le regarder. 1, 2, 3. Trop tard, il s'était retourné. Il faisait plus attention à moi. Il s'était placé face à la porte et j'ai cru qu'il parlait à son reflet dans la vitre.

Le bus est arrivé à l'arrêt Assemblée nationale. Et là, peur totale ! Quand les portes se sont ouvertes, l'homme a hurlé quelque chose. Je sais pas quoi. Un truc du genre « ou ! là, là, Carambar ! » Oui, je sais que c'est pas ce qu'il a réellement crié, je suis pas nul ! Tu vois le mec en train d'assassiner tous les passagers d'un bus pour une histoire de Carambar ?

Marrant, non ?

Non, même pas drôle.

## *Je le ferai pour toi*

Son cri m'a foutu grave la trouille ! Les autres passagers aussi. Ils l'ont tous regardé. Je crois que certains ont compris, parce qu'eux aussi ont ouvert des yeux comme dans les films d'horreur. J'ai eu le temps de voir tout ça parce qu'il a pas déclenché sa bombe tout de suite. Il a dû laisser passer une seconde ou deux. Une seconde ? Deux ? Je sais pas, c'est difficile à dire et en plus on s'en fout.

En tout cas, si j'avais pu, j'aurais bien aimé voir à quoi elle ressemblait, cette bombe. Je suis curieux de nature, maman me le dit tout le temps ! On a pas l'occasion de voir une bombe tous les jours, non ? Remarque, on a pas l'occasion de s'en prendre une dans la tronche tous les jours non plus.

Marrant, non ?

Oui, je sais...

En fait, c'est pas du tout comme dans les films. Y a pas de gros boum, pas de fumée, pas de cris de douleur. Enfin, pas pour ceux qui meurent. Juste une incroyable lumière et un souffle très fort qui coupe la respiration... Pour toujours.

En tout cas, même s'il m'a fait peur avec ses yeux de psychopathe et son cri que j'ai pas compris, et même s'il m'a tué, j'aurais bien aimé le regarder en face, comme un homme, et lui dire : « Eh ! mec, même pas mal ! »



Ma vie a pris fin le jour où mon fils a été déchiqueté. Sur chaque lambeau de sa chair se trouvait un moment de ma vie, porté par le souffle de la bombe, brûlé par le feu. Autant de bribes d'existence collées à l'asphalte et l'acier, perdues parmi d'autres.

Les rassembler m'est impossible. Ils ne m'appartiennent plus, ou si peu.

Pourtant, il me faut en exhumer certains, tenter de reconstituer l'histoire qui m'a échappé.

La raconter pour lui, pour ceux qui resteront et qui devront composer avec notre absence. Pour ceux que j'aime et que je ne reverrai jamais. Pour moi aussi. Pour éviter que la folie finisse de gangrener mon esprit avant que j'accueille ma fin.

Je vais donc affronter ces souvenirs épars avec le peu de lucidité encore en moi et raconter ma vie et ma mort.

Ma vie : ces années qui ont précédé ce jour maudit. Une histoire au passé qui, aujourd'hui, semble n'avoir pas existé.

Ma mort : ces instants de douleur qui continuent d'agresser mon esprit avec la même violence.

Ceux qui, un jour, me liront trouveront peut-être un sens à cette histoire. Pour ma part, j'en suis incapable.

DANIEL

Il est assis au bord de la piscine, les jambes dans l'eau. Dos courbé, tête penchée, il se ronge l'ongle du pouce. Il est seul. J'ai envie de courir vers lui, de le prendre dans mes bras.

J'avance lentement, la gorge serrée. Sa silhouette se détache progressivement de l'obscurité. Je m'assois près de lui, dos à la piscine. Il ne dit rien, continue de mordiller son doigt.

— Tu es triste ?

Il esquisse un léger mouvement d'épaules.

— Je vois bien que tu es triste.

— C'était l'anniversaire de maman aujourd'hui, me répond-il.

— Je le sais. Mais nous n'avions pas tellement le cœur à...

— Elle n'a pas soufflé ses bougies. Si on ne souffle pas ses bougies, ce n'est pas vraiment un anniversaire.

— Elle avait mal à la tête. Elle est montée se reposer. Elle a dû s'endormir.

Il fronce les sourcils.

— Elle a pleuré. La tête enfouie dans l'oreiller pour ne pas que vous l'entendiez.

— Je l'ai entendue.

Il regarde son doigt, puis le remet dans sa bouche.

Mon amour.

La lumière qui éclaire le salon projette un halo jaune sur la

*Je le ferai pour toi*

terrasse, créant derrière lui une impression trompeuse de chaleur et de bien-être.

— Ce n'était pas un véritable anniversaire. Tout le monde était triste. Pas de bougies, pas de gâteau, énonce-t-il, affecté.

— Tu nous manques.

Il sourit. Un sourire gentil, pour dire qu'il comprend.

— Je n'aime pas quand maman pleure. J'aimerais pouvoir ne pas l'entendre. Ce ne sont pas des pleurs, mais des cris, comme un animal qui a très mal.

— Elle a très mal, Jérôme.

— J'aimerais ne pas l'entendre. Au début, elle sanglote. Après il y a un silence, très long, comme si elle ne respirait plus... et puis son cri.

— Une plainte.

Il acquiesce d'un mouvement de tête.

— Ça me fait peur, des fois. C'est comme le cri d'un fantôme.

Il se tait un instant, puis son visage s'illumine.

— Tu sais, quand je jouais avec Pierre, il poussait des cris comme ça. Je tremblais de peur et lui riait.

Je revois la scène et souris. Un peu d'air pénètre mes poumons.

— Je m'en souviens. Je le grondais parfois.

— Oui. Ce n'était qu'un jeu. On jouait bien avec Pierre.

— Ça te manque de jouer ?

Il hausse les épaules.

— Non. Je joue encore maintenant. Enfin, un peu. Je n'en ai pas tellement le temps, tu sais. Je suis encore avec vous. Ce qui me manque, c'est de jouer avec lui, Pierre.

— Ah ? Vous vous disputiez pourtant si souvent !

— Non ! clame-t-il.

— Si, tout le temps en train de vous quereller !

— C'est pas vrai ! Pas si souvent.

Il redresse la tête, gonfle la poitrine.

— On passait des heures à jouer, dans notre chambre, dans le jardin. On se marrait bien. Il arrivait qu'on se dispute, c'est vrai, mais rarement. Mais, pour des parents, une ou deux disputes

*Je le ferai pour toi*

dans la journée et on est insupportables ! Alors que toi et maman, les derniers temps... toujours en train de vous gueuler dessus.

Ses mots m'ont touché.

— Tu as raison. Maintenant, même vos chamailleries me manquent.

Pierre continue à jouer au foot. Il lance le ballon contre le mur. Il a l'air d'aller mieux. Il est plus fort que nous.

— Tu ne vois que ce que tu veux voir, papa. Pierre ne va pas bien. Il sort jouer pour échapper à l'ambiance de la maison. Et quand il shoote contre le mur, c'est pour se défouler.

— Comment sais-tu cela ?

Il me regarde, désappointé.

— Papa, je t'en prie, ne me pose plus ce genre de question.

— Excuse-moi. Je suis étonné. Je pensais... Pierre a l'air tellement solide.

Il hoche la tête pour exprimer son dépit.

— Solide... (Il ricane.) Comme avant, il joue au dur. Il fait comme toi : il pleure en cachette. Dans la cabane, au fond du jardin.

Cette image me lacère le cœur.

— Et dans son lit, le soir. Il vient vous embrasser souriant, ensuite il se couche, met la tête sous les draps, m'appelle, me parle, m'appelle et... pleure.

— Pourquoi me dis-tu cela ? Ça me fait tellement mal...

Il hoche à nouveau la tête.

— Parce que tu viens pour l'entendre.

— Pas du tout ! Je viens te parler.

Son regard flotte encore sur l'eau.

— Tu viens saigner parce que tu cherches d'autres moyens de pleurer. Tu te jettes sur les barbelés mais pas pour t'échapper, pour te blesser et saigner.

La remarque me laisse perplexe. C'est un enfant qui me parle. Le mien. Et ses mots sont ceux d'un adulte. Sa maturité m'a toujours étonné. Jeux d'enfant, paroles d'enfant, rires d'enfant et réflexion d'homme. Parfois ses paroles me paraissaient incongrues. J'étais admiratif mais inquiet. « Ce gosse n'est pas

*Je le ferai pour toi*

de ce monde » disais-je parfois à Betty. Ironie. Il était juste en transit.

— Jérôme, je ne sais pas s'il faut... Je pense que tu ne devrais plus revenir.

Je regrette aussitôt ma phrase, ne pouvant me résigner à son départ. Pas encore.

Il ne répond pas. Il a compris.

— Rentre te coucher, papa.

Je ne dormirai pas. Pourtant, je suis son conseil et me lève.

— Et toi ? Tu ne vas pas rester ici, quand même ?

— Pourquoi ?

— Seul dans le noir et... cette piscine.

Il esquisse un sourire.

— Je ne suis pas dans le noir. Il n'y a ni jour ni nuit, ni clarté ni obscurité.

— Sans doute. Mais cette vision de toi, assis ici, tout seul... Je ne peux pas...

— D'accord, je vais partir. Allez, rentre maintenant.

Je fais quelques pas en direction de la maison. Il m'appelle :

— Papa ?

— Oui, mon fils ?

— J'aimerais... que tu embrasses maman en rentrant. Dis-lui que je l'aime. (Il hésite.) Non, ne lui dis rien. Dépose juste un baiser sur sa joue.

— Je le ferai.

— Merci.

— Tu reviens quand ?

— Quand tu auras besoin de moi.

— J'ai toujours besoin de toi.

— Je serai là quand il le faudra.

Betty frémit quand je pose mes lèvres sur sa joue. Les somnifères l'ont plongée dans un lourd sommeil au fond duquel elle se débat.

Je m'allonge à ses côtés et fixe le plafond.

Jérôme nous regarde-t-il en ce moment ?

Sait-il à quoi je pense ?

Sait-il ce que je vais faire ?

Sullivan et Associés, agence de conseil en communication. Je reste un instant figé devant cette enseigne en aluminium brossé, aussi prétentieuse que cet immeuble situé à l'entrée de l'île de la Jatte. Je respire profondément à la recherche de la sérénité nécessaire pour affronter l'épreuve qui m'attend. Je pousse la porte du bureau et le temps s'arrête une seconde. Pourtant, rien ne m'échappe : la gêne, la compassion, la curiosité, l'avidité morbide. Puis les mouvements reprennent sur un rythme trop rapide, comme pour rattraper l'instant perdu. Les regards glissent maintenant sur moi, feignant la routine : indifférence puis plaisir de me découvrir, petits signes de têtes, gestes de la main, sourires. Jeux de rôles. L'effort est perceptible.

Ils savaient que je reprenais ce matin, voulaient me voir, chercher sur mon visage, dans mon comportement, les traces du drame. Ils sont les collègues du *père de la victime*. Cela leur donne des privilèges.

Celui de pouvoir commenter, de raconter : « J'ai vu Daniel. Sale tête », « Complètement abattu », « Je trouve qu'il donne bien le change », « Quel courage ! », « Il a maigri, pauvre homme »...

Je reste stoïque. Leur donner le moins d'informations possibles. Sourires en retour, saluts discrets. Mais le temps me piège encore et le couloir me semble interminable. Avancer, sourire, avancer, saluer, avancer, respirer... La porte de mon bureau,

## *Je le ferai pour toi*

enfin. La poignée, j'entre. L'odeur du quotidien est comme un uppercut en plein ventre et je me laisse tomber dans mon fauteuil, desserre ma cravate. Rien n'a bougé. Mes dossiers sont là où je les avais laissés.

Sur le *paper-board*, un *mapping* et des mots. La scène est irréaliste. Je la contemple comme si elle appartenait à une autre époque, si ancienne qu'elle m'aurait oublié. J'ai un instant l'impression d'être revenu en arrière. Un jeudi du mois de mars. Le téléphone ne va pas sonner. La journée va se terminer et je vais rentrer chez moi, retrouver ma femme et mes fils.

Mais le rêve me rejette aussitôt et j'observe à nouveau mon bureau. Je ne lui appartiens plus. Je suis comme un comédien sur une scène, face au décor, quand le spectacle est terminé. Quelqu'un qui me ressemble a travaillé ici, s'est démené pour faire valoir ses idées, pour atteindre ses objectifs, pour être apprécié par certains et craint par d'autres. Quelqu'un qui jouait à la vie. Pas moi. Je n'ai pas vécu ici. J'étais juste l'élément d'un système qui aurait pu fonctionner sans moi, qui a ensuite fonctionné sans moi. Je suis le survivant d'un naufrage, visionnant les images d'une épave. Oui, il y avait une vie et j'en faisais partie. Oui, il y a eu un drame. Oui, je m'en suis sorti. Non... ce n'était pas moi. Celui que j'étais est mort ce jour-là.

Je n'ai plus rien à faire ici. Je devrais me lever et sortir. Ne pas revenir. Mais je ne le peux. Je dois reprendre mon travail, faire semblant d'aller mieux. Cela fait partie de mon plan.

Un léger bruit derrière la porte. Bérangère entre, une tasse de café à la main.

— Bonjour, Daniel.

Elle a dû hésiter un moment avant de se présenter, se composer une expression, chercher mentalement à poser sa voix sur un registre neutre. Ses mains la trahissent, comme ce petit rictus qui coince sa lèvre supérieure.

— Bonjour, Bérangère.

— Je suis contente de vous revoir.

— Merci.

## *Je le ferai pour toi*

Elle pose la tasse devant moi et renverse un peu de café. Sa maladresse l'ézarde son fragile aplomb. Elle panique un instant, n'ose pas me regarder, me regarde, baisse les yeux, rougit.

— Comment allez-vous ? demande-t-elle, à la recherche d'une nouvelle contenance.

Elle regrette aussitôt sa question, se mord la lèvre, n'attend pas la réponse.

— Je vous ai mis un peu de crème, comme d'habitude.

— Merci.

Elle se redresse, s'éloigne, prête à sortir. Soudain, elle se retourne. Elle a les yeux pleins de larmes.

— Je suis désolée, Daniel. Je voulais faire comme si... tout était normal. Mais... nous sommes tous tellement...

— Merci, Bérangère.

Le ton froid de ma voix la surprend. Je veux qu'elle s'en aille. Je souhaite qu'elle disparaisse avant que ma colère me submerge. Je la hais de pleurer. Je n'ai pas besoin de ses larmes !

Je vais reprendre ce putain de boulot, vendre les produits que l'on me confiera, trouver des concepts créatifs, inventer des publicités géniales, marrantes même, déjeuner avec des clients, sourire... je jouerai MON rôle !

Je regarde mon planning. Pas de comité de direction. Mon patron, Sullivan, m'a fait grâce de cette épreuve. Il a préféré un rendez-vous plus intime, un déjeuner. Je l'imagine prenant cette décision. Il aura préparé deux ou trois formules destinées à me faire apprécier son humanité. Des sentences ouvragées, à sens multiples, qui le positionneront loin des mortels et de leurs platitudes et me démontreront, une fois encore, la légitimité de sa position hiérarchique. Il a répété mentalement la scène : attitude paternaliste, propos réconfortants puis, rapidement, embrayer sur l'avenir, la vie qui continue, les bienfaits thérapeutiques du travail, les enjeux qui m'attendent, sa confiance renouvelée, les budgets à gagner.

J'ai toujours vu clair dans la futilité de ces hommes obnubilés par le pouvoir et le fric. Sans doute est-ce le seul héritage positif

## *Je le ferai pour toi*

de mon passé chaotique. Il m'a permis d'évoluer plus rapidement que les autres, de distinguer les véritables motivations de chacun. Jeunesse difficile ou dorée, physique ingrat, carence d'amour, complexe d'infériorité ou de supériorité et besoin de reconnaissance, volonté de pouvoir, désir d'être aimé, admiré. Schémas types rapidement décodés. La plupart n'ont pas eu faim. Ils n'ont jamais eu peur de manquer, n'ont pas craint les coups. Ils ont calculé leur vie comme j'avais rapidement appris à le faire : avancement, confort, statut, collection de mots, de connaissances, d'objets de distinction et, parfois, de lectures.

Moi, contrairement à eux, j'avancais pour ne pas tomber. Comme un funambule sur un vélo à cinquante mètres du sol. La peur, je l'avais endurée avant de me lancer.

Petits chefs, ambitieux, orgueilleux avec pour seul horizon la preuve de leur pouvoir dans le regard de leurs subalternes. J'avais fini par conclure un accord avec moi-même : trouver le moyen de les respecter, suffisamment en tout cas pour avoir envie de les vaincre. Et, imperceptiblement, je me suis mis à leur ressembler, jusqu'à devenir un des leurs. Jusqu'à ce jour où...

Sur mon bureau, une photo dans un cadre.

Je me souviens du jour où Betty me l'a tendue. Elle y avait mis assez d'ironie pour que je ne puisse refuser.

« Un bureau, une photo de famille », avait-elle dit sur le ton de l'humour. J'avais hésité à la sortir de mon attaché-case, puis le regard de mes deux fils m'avait réchauffé le cœur. Je m'étais rallié à la position de ma femme. L'ironie. Encore de l'ironie pour négocier un arrangement avec ma conscience. Je n'étais pas un de ces idiots exposant ses trophées. J'étais un père de famille heureux et ironique.

Sur l'image, Jérôme semble vouloir capter mon attention. Son sourire est travaillé. Il l'a figé dans l'expression qu'il pense la plus avantageuse. Une mèche de ses cheveux châtain tombe élégamment sur ses yeux. Il a des traits gracieux, une bouche tendre, une beauté presque féminine. Pierre paraît plus sûr de lui. Il affiche un air conquérant. S'il ressemble beaucoup à son aîné, ses traits, plus durs, laissent apparaître l'esquisse du visage de l'homme qu'il deviendra. Je réalise alors n'avoir bizarrement jamais pensé à Jérôme adulte.

Derrière Pierre et Jérôme, la douceur de la beauté de Betty transparait à travers son regard enveloppant. Betty est la femme idéale, la mère idéale. Rien ne paraissait pouvoir l'atteindre.

*Je le ferai pour toi*

Aucune force ne semblait capable de voiler son regard tendre et fier, de flétrir son sourire de mère comblée.

La photo d'une famille modèle.

Un trophée.

Qui étais-je donc pour me croire si différent de mes confrères ?  
Quel orgueil insensé m'a laissé penser que l'ironie constituait un mode de vie ?

Cette photo sur mon bureau racontait mon échec.